

5 Les derniers peuples chasseurs-cueilleurs des forêts tropicales

Edmond DOUNIAS



© IRD / E. Doumias

Qu'est-ce qu'un mode de vie chasseur-cueilleur ?

Jusqu'à il y a environ 12 000 ans, la quasi-totalité de l'humanité vivait de chasse et de cueillette, avant l'avènement de la grande transition du Néolithique qui a été marquée par l'adoption de l'agriculture. Le mode de vie chasseur-cueilleur est caractérisé par une subsistance dépendant prioritairement – mais pas de façon nécessairement exclusive – des produits naturels dispensés par la nature. Ce mode de subsistance a conduit à l'élaboration de savoirs, savoir-faire et pratiques sur la nature qui sont particulière-

ment sophistiqués. Ces savoirs naturalistes locaux sont mobilisés à travers une organisation sociale et politique qui privilégie le collectivisme : entraide, partage et mise en commun des ressources sont des principes récurrents dans ce type de sociétés. Enfin, l'accès aux ressources dispersées en forêt contraint à des déplacements fréquents en petits groupes. On parle de nomadisme ou de migration saisonnière. Les déplacements suivent des sentiers territoriaux étendus. Les migrations régulières le long de ces pistes réduisent les risques liés à la recherche de ressources alimentaires, car les chasseurs-cueilleurs possèdent et gèrent ces ressources à l'intérieur de leurs territoires, en contrôlant leur répartition spatiale et leur densité.

photo > Chez les Punan de Bornéo, les enfants sont souvent confiés à la garde des personnes âgées tandis que les adultes actifs vaquent à leurs occupations.



©IRD/E. Dounias

Homme kubu de Sumatra à l'affût au bord d'un cours d'eau durant une partie de pêche à la sagaie.

Ces moments de silence attentif permettent d'être à l'écoute du foisonnement de vie du sous-bois de la forêt dont l'homme fait partie intégrante.

Le volume restreint de biens à transporter et le nombre limité d'enfants vivants rendent la mobilité plus aisée. Le fait de vivre dispersé dans de vastes territoires forestiers faiblement peuplés (normalement moins d'un habitant par kilomètre carré) constitue aussi une réponse adaptative efficace à la diversité élevée des maladies parasitaires et infectieuses. Grâce au caractère transitoire de leurs installations, les chasseurs-cueilleurs sont peu exposés aux maladies transmissibles, aux parasites aérogènes et d'origine alimentaire, et à la pollution fécale. Plus que la rareté des aliments, c'est l'excès de parasites (puces, poux et tiques) dans le campement qui constitue la principale incitation à se déplacer. La mort d'un membre de la communauté encourage aussi celle-ci à se disperser en effectifs réduits, afin d'atténuer le risque qu'un facteur létal contamine les autres membres du groupe.

Qui sont les derniers chasseurs-cueilleurs des forêts tropicales humides ?

Aujourd'hui, les peuples chasseurs-cueilleurs résidant dans les forêts tropicales sont estimés à environ 1,3 million de personnes et ne représentent qu'à peine 0,002 % de la population mondiale. Chaque jour naît sur terre l'équivalent de 15 % de la population totale de chasseurs-cueilleurs de forêt. C'est donc dire si ces peuples ne représentent qu'une fraction infime de l'humanité.

Malgré leur tout petit nombre, ces peuples fédèrent une incroyable diversité culturelle. Les 700 000 chasseurs-cueilleurs amérindiens de la grande Amazonie, répartis sur 9 pays différents, représentent 186 ethnies bien distinctes. Dans les forêts du bassin du Congo, les 250 000 personnes que l'on reconnaît habituellement sous le nom de « Pygmées » représentent en réalité une douzaine d'ethnies bien distinctes distribuées dans 11 pays différents. En Asie, les 450 000 chasseurs-cueilleurs distribués dans 5 pays représentent près de 870 ethnies différentes. 93 % de cette diversité culturelle se trouve concentrée sur la seule île de Papouasie,



©IRD/E. Dounias

Séance d'épouillage dans un campement de Baka du sud du Cameroun.

L'excès de parasites est la motivation première au déplacement régulier de l'habitat. L'épouillage est un acte social pratiqué en totale réciprocité et illustre l'importance de l'entraide dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs.

véritable mosaïque de peuples à très faibles effectifs, car la grande majorité d'entre eux compte moins de 5 000 personnes. La diversité culturelle concentrée dans cette goutte d'eau d'humanité est 300 fois supérieure à celle qu'héberge un pays comme la France et elle est équivalente à celle du Cameroun, pays souvent cité comme exemple de nation à haute diversité ethnique.

Numériquement parlant, ces peuples constituent déjà une rareté ; cette rareté se double d'une diversité culturelle exceptionnelle. Ils rejoignent en cela la diversité biologique des forêts tropicales humides, qui est la plus élevée de la planète et qui comprend de nombreuses espèces rares qui sont condamnées à disparaître avant même d'être répertoriées.

Des peuples « fantasmés »

On observe à l'égard des derniers chasseurs-cueilleurs forestiers de la planète deux attitudes que tout oppose, et qui sont tout autant néfastes l'une que l'autre.

La première est celle des Occidentaux éprouvant une admiration nostalgique pour ces peuples. Cette admiration est perpétuée *ad nauseam* par les médias et les reportages naturalistes très en vogue (Ushuaïa Nature, Discovery Channel, etc). L'ONG indigéniste Survival International entretient encore le culte des peuples « non contactés » par l'Occident¹. Ces sociétés qui nous font fantasmer sont perçues comme des vestiges d'un passé révolu où toute l'humanité vivait de chasse et de cueillette, en « harmonie » avec une nature intacte et généreuse. Cette inclination à figer ces peuples dans le passé de l'histoire évolutive des sociétés humaines (« ils vivent comme vivaient nos ancêtres ») les érige en fossiles vivants, donc en patrimoine de l'humanité. En leur déniaient le fait d'être nos contemporains, on s'octroie implicitement le droit de décider de leur sort ou de ce que l'on estime être le plus approprié pour eux ; d'agir en

1. *uncontacted tribes* : <http://www.uncontactedtribes.org/>



©IRD/E. Dounias

Collecte de rotin en forêt (Sumatra).

Loin de l'image romantique de peuples vivant coupés du monde extérieur, certaines sociétés de chasseurs-cueilleurs, au rang desquelles les Kubu de Sumatra, sont impliquées depuis longtemps dans des réseaux de commercialisation de produits forestiers non ligneux, comme le rotin.

quelque sorte comme on le ferait à l'égard d'une peinture rupestre des grottes de Lascaux ou d'une momie remarquablement conservée : s'empresser de les mettre sous cloche pour les préserver des miasmes de notre monde actuel, tout en permettant aux touristes ébaubis de venir les « admirer ».

À l'opposé, la seconde attitude est celle des gouvernants des pays dans lesquels vivent ces peuples. Quelle que soit la latitude, les États ont horreur des nomades. Ce sont des personnes qui ont un mode très extensif d'occupation de l'espace, qui s'affranchissent du respect des frontières administratives et qui échappent à tout contrôle. En forêt comme ailleurs, les autorités veulent fixer ces populations et les faire rentrer dans le cadre normatif du développement. Sous le prétexte d'agir pour leur bien-être, les autorités contraignent les derniers nomades à la sédentarisation et au renoncement à un mode de vie jugé archaïque et indécent. En échange de l'obtention de la citoyenneté (qui se résume à l'octroi d'une carte d'identité, d'un droit de vote et d'un droit à... payer



©IRD/E. Douinias

Des sociétés paupérisées, marginalisées et acculturées

La plupart des sociétés naturalistes subissent aujourd'hui une pression de la mondialisation qui les mène à la paupérisation. L'argent et de nouvelles formes de possessions matérielles socialement valorisées font leur apparition dans les habitations délabrées, bien avant les livres scolaires, les traitements antipaludéens ou la carte d'identité. Si louable soit-elle, la défense des droits indigènes, portée aux nues depuis la Convention de Rio sur la biodiversité, commence à engendrer quelques effets pervers. Dorénavant invitées à la table des négociations portant sur l'exploitation des richesses naturelles, ces populations – peu habituées à gérer le long terme – se contentent bien souvent d'empocher une manne monétaire en échange de leur patrimoine. Cette manne, rapidement dilapidée, occasionne des malaises sociaux internes s'affirmant à travers une érosion des règles d'entraide et de partage, des savoirs et savoir-faire naturalistes, des croyances et religions, donc un appauvrissement culturel généralisé. Habitues à s'organiser sur le court terme – quand ce n'est pas au jour le jour –, ces sociétés mésestiment le coût social et culturel à long terme de l'attrait de cette modernité qu'elles appellent de leurs vœux.

Les sociétés de chasseurs-cueilleurs continuent de faire les frais d'une vision romantique tenace en Occident, qui tend à leur reconnaître une improbable sagesse écologique garante d'une relation harmonieuse avec un environnement naturellement riche et prodiguant gîte, nourriture et soins (cf. chap. 3). La réalité est loin d'être aussi idyllique : d'abord, ces sociétés vivent dans des zones à haute diversité biologique qui incluent également les pathogènes – virus, bactéries, parasites – et leurs vecteurs ; ensuite, la dégradation accélérée d'écosystèmes à diversité biologique élevée et la pression exercée par les institutions politiques et les opérateurs économiques – souvent relayés par des organisations caritatives ou non gouvernementales – ont conduit

Les savoirs naturalistes des chasseurs-cueilleurs sont polymorphes.

Dans le domaine de la chasse, ils incluent notamment la préparation de poison, comme celui qui est enduit sur les pointes de carreaux de sarbacane des Punan de Bornéo.

l'impôt), les derniers chasseurs-cueilleurs se voient contraints à adopter l'agriculture. Leur fixation et leur contrôle ne servent souvent que de préambule à un pillage institutionnalisé des nombreuses ressources que recèlent leurs territoires, et leurs conditions de vie n'ont plus rien d'enviable.

Que l'on soit un fervent défenseur de ces peuples ou un redoutable détracteur de leur manière de vivre, notre inclination tend à les spolier de toute autodétermination face à un monde en plein changement, qui les condamne à ne plus pouvoir maintenir un mode de vie chasseur-cueilleur.



©IRD/E. Dounias

Un chasseur baka brûle des feuilles odoriférantes d'*Aframomum* en prélude à une sortie de chasse à l'éléphant. Une invocation des esprits de la forêt a lieu pour éviter que la pluie ne vienne compromettre l'expédition.

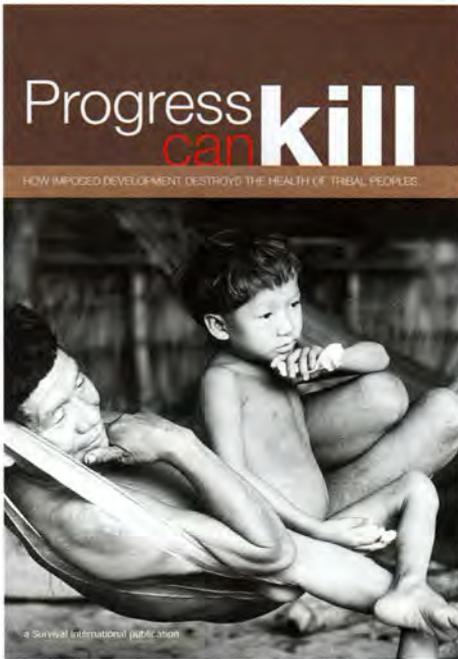
Les interactions entre chasseurs-cueilleurs et forêt comportent une dimension immatérielle. Les hommes ne peuvent exploiter les ressources de la forêt sans s'assurer des bonnes grâces des puissances surnaturelles.



©IRD/E. Dounias

Habitat de bord de piste chez les Pygmées Baka sédentaires du sud du Cameroun.

La hutte hémisphérique a cédé la place à des cases quadrangulaires. L'adoption d'un mode de vie sédentaire et le changement induit dans la structure de l'habitat peuvent avoir des incidences néfastes sur la santé.



« **Le progrès peut tuer** ».

Tel est le titre volontairement provocateur d'un récent rapport publié par l'ONG Survival International qui fait état des méfaits de la modernité sur la santé des derniers grands peuples tribaux.

nombre de ces populations à s'établir au bord des pistes et aux portes d'une modernité aguichante et qui n'ouvrent souvent que sur la marginalité et la pauvreté.

Pourquoi dédier des recherches à ces peuples ?

Plusieurs raisons et objectifs justifient le fait de continuer à mener des recherches en partenariat avec ces derniers peuples nomades chasseurs-cueilleurs :

– des raisons scientifiques : la forte dépendance de ces sociétés vis-à-vis de leur milieu naturel en fait un objet d'étude idéal pour analyser la complexité des interactions en présence, notamment dans les environnements à diversité culturelle et biologique élevés que sont les forêts tropicales humides. Ces sociétés vivant en étroite interdépen-

dance avec leur environnement naturel ont acquis des savoirs et savoir-faire indéniables à l'égard d'une biodiversité propre à leur lieu de subsistance. À l'heure où les préoccupations environnementales suscitent une demande sociétale grandissante, les chercheurs en ethnosciences doivent plus que jamais se faire les avocats de ces savoirs en perdition ;

– des raisons philosophiques : sans chercher à faire de ces sociétés les nobles sauvages qu'elles ne sont pas, on peut néanmoins les présenter comme emblématiques de cette réconciliation nécessaire entre notre espèce et l'environnement naturel, que cette dernière altère de manière irrémédiable et souvent dramatique. Ni bons sauvages, ni destructeurs de l'environnement, les derniers peuples nomades de la planète constituent des sociétés naturalistes qui ont en commun la contrainte de devoir rapidement s'adapter à de nouvelles conditions économiques, souvent au prix de leur intégrité culturelle. Ils aspirent aujourd'hui à la citoyenneté et revendiquent un droit légitime à la santé, à l'éducation, à la reconnaissance de leur patrimoine, à l'accès à l'économie de marché et à la tenure foncière ;

– des objectifs de sensibilisation et d'action : jusqu'à un passé récent, ces peuples forestiers ne suscitaient guère l'intérêt des autorités, du fait de leur faible effectif et de leur relatif enclavement. Mais, depuis peu, ces sociétés focalisent l'attention des organisations de développement en raison de nouveaux enjeux économiques ou de conservation portant sur les milieux naturels qu'elles occupent. En empruntant au jargon de l'écologie de la conservation, on pourrait dire qu'il s'agit de « sociétés indicatrices »¹ propres à toucher le grand public et les décideurs. Malheureusement, elles sont, bien souvent, manipulées comme porte-drapeaux² des organisations indigénistes sur la scène internationale ;

1. En biologie de la conservation, une espèce indicatrice est définie comme celle qui signale un niveau de biodiversité particulièrement élevé et qui permet de mesurer la magnitude d'une perturbation d'origine anthropique.

2. L'espèce porte-drapeau exprime l'idée que la conservation d'un écosystème se fait à travers un nombre limité d'espèces dont l'importance n'est pas uniquement d'ordre écologique. L'espèce porte-drapeau ne se contente pas de caractériser un écosystème, elle est également chargée d'une valeur culturelle, politique et sociale à l'égard de l'écosystème dont elle contribue à la conservation.

– des raisons éthiques : ces peuples au devenir incertain risquent de subir plus lourdement que tout autre les conséquences du changement climatique sur leur environnement, alors que, comble d'ironie, ils sont ceux qui contribuent le moins à l'émission des gaz à effet de serre (rappelons en effet que le Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat [Giec] identifie l'effet de serre comme le principal mécanisme conduisant au réchauffement climatique et considère comme hautement probable la responsabilité des activités humaines dans ce changement).

Quel avenir pour les derniers peuples chasseurs-cueilleurs ?

L'industrialisation et l'urbanisation, qui accompagnent le peuplement croissant des forêts tropicales et leur surexploitation économique – agriculture pionnière, extraction minière, collecte non durable de produits forestiers non ligneux, extension de plantations agro-industrielles, écotourisme, barrages hydroélectriques, vascularisation du réseau routier –, entraînent dans leur sillage des changements du régime alimentaire et de l'état nutritionnel des derniers chasseurs-cueilleurs. Le passage à un mode de vie sédentaire influence la disponibilité et la distribution des aliments, et notamment la santé et l'état nutritionnel des enfants. Leurs bonnes conditions physiques légendaires sont compromises et, à l'heure actuelle, elles sont inférieures à celles de leurs voisins agriculteurs. Le stress et la dépression se répandent dans ces sociétés. Ils conduisent à la violence conjugale et à divers types d'accoutumance. L'alcoolisme et le tabagisme ancrés sont responsables d'une intoxication directe et peuvent être les causes indirectes de pathologies comme la tuberculose. Chez les Punan de Bornéo, la conversion au christianisme a limité l'impact de l'alcoolisme, mais l'emphysème et le cancer ont augmenté, probablement à cause de l'usage exagéré de la cigarette. La prévalence en hausse rapide des maladies

transmises sexuellement, comme le syndrome d'immunodéficience acquis (Sida), est un autre exemple de l'« attraction fatale du développement ».

Les chasseurs-cueilleurs des forêts tropicales ne sont pas les seuls à devoir s'adapter au changement, mais ils sont certainement ceux qui, du fait de leur étroite dépendance vis-à-vis d'une nature très riche et elle-même en danger, ont le plus à perdre à court terme face à la dégradation des milieux naturels et aux dérèglements climatiques. En premier lieu, ces peuples sont économiquement les plus démunis : leur système économique basé sur la subsistance, leur besoin de prélever la ressource directement sur la nature et leurs règles d'échanges ancrées dans le collectivisme leur donnent peu de prise sur l'économie de marché. Mais ils sont aussi exposés à de nouvelles formes de vulnérabilité, moins tangibles que la pauvreté économique et moins fréquemment abordées dans les débats consacrés à la lutte contre la pauvreté. Nous préconisons d'explorer ces chemins détournés de la pauvreté, c'est-à-dire les processus plus difficilement quantifiables d'appauvrissement qui concernent : les aspects culturels, religieux et sociaux ; la dégradation des écosystèmes assurant la subsistance des plus vulnérables ; l'insécurité environnementale (incluant notamment les risques climatiques et les conflits de droits d'usages), source d'une forme nouvelle d'injustice sociale.

Références

BAHUCHET, S., DE MARET P. (éd.), 1994 – *Situation des populations indigènes des forêts denses humides*. ULB-CEE, Projet CEE-DG XI, 520 p.

DOUNIAS E., 2010 – « Habitats, alimentation et santé humaine : du nomade au sédentaire ». In Gauthier-Clerc M., Thomas F. (éd.) : *Écologie de la santé et biodiversité*, Bruxelles, De Boeck, Oxford, Oxford University Press : 125-141.

DOUNIAS E., 2010 – « Perception du changement climatique par les peuples des forêts tropicales ». In Barbault R., Foucault A. (éd.) : *Changement climatique et biodiversité*, Paris, Vuibert-AFAS : 243-255.

DOUNIAS E., FROMENT A., 2006 – Lorsque les chasseurs-cueilleurs deviennent sédentaires : les conséquences pour le régime alimentaire et la santé. *Unasylva* 224, 57 (2) : 26-33.

DUNN F. L., 1977 – « Health and disease in hunter-gatherers: Epidemiological factors ». In Landy D. (ed.) : *Culture, Disease, and Healing*, New York, Macmillan : 99-113.

EATON S. B., EATON S.B. III, 2000 – Paleolithic vs modern diets. Selected pathophysiological implications. *European Journal of Nutrition*, 39 : 67-70.

FROMENT A., DOUNIAS E., 2010 – Les Pygmées, un peuple en transition. *Sciences au Sud, Journal de l'IRD*, 56 : 7.

LEE R., DALY R. (eds) : *The Cambridge encyclopedia of hunters and gatherers*. Cambridge, Cambridge University Press, 534 p. : 449-455.

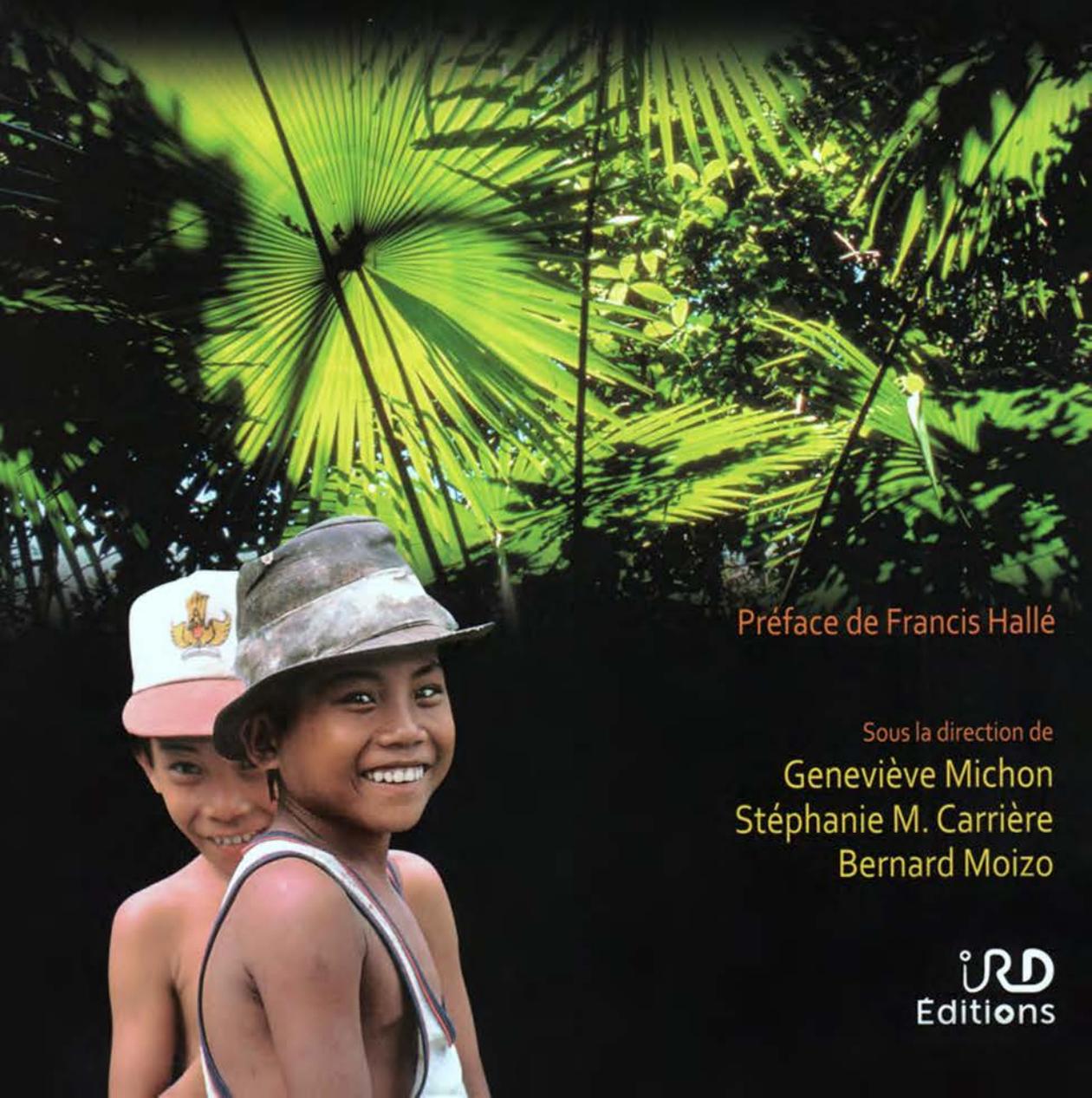
SAHLINS M., 1976 – *Âge de pierre, âge d'abondance*. Paris, Gallimard, 420 p.

Survival International – http://assets.survivalinternational.org/static/lib/downloads/source/progresscankill/full_report.pdf

The Paleolithic diet page – What the hunter/gatherers ate. <http://paleodiet.com/>

WOODMAN J., GRIG S. (eds), 2007 – *Progress can kill. How improved development destroys the health of tribal peoples*. Survival International, London.

Habiter la forêt tropicale au XXI^e siècle



Préface de Francis Hallé

Sous la direction de
Geneviève Michon
Stéphanie M. Carrière
Bernard Moizo


Éditions